

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK

Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom

Band: - (1934)

Heft: 650

Artikel: A great baptist of Argentina [Continued]

Autor: Stoddart, Jane T.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-688069>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ŒUVRE POUR LES SUISSES A L'ETRANGER.

Ce qu'elle est. Ce qu'elle veut.

Par M. le Docteur A. Lätt, Président de la Commission des Suisses à l'Étranger de la N.S.H. (du prospectus de l'action financière de la C.S.E.).

L'Œuvre en faveur des Suisses à l'Étranger est certainement la plus populaire des nombreuses initiatives prises par la Nouvelle Société Helvétique. Elle compte actuellement 200 groupes dispersés sur toute la surface du globe, et de nouvelles colonies, de nouvelles sociétés, ne cessent de venir compléter ses cadres. De la sorte, pour la première fois dans notre histoire, on voit notre "empire colonial" former une unité, une confédération, au sein de laquelle l'importance de chacun des membres grandit en proportion de l'enrichissement que chaque nouveau groupe représente pour l'ensemble.

Autrefois, la Suisse professait pour ses émigrés la plus grande estime. Celui qui faisait carrière à l'étranger jouissait, au pays, d'une considération toute spéciale: les officiers du service étranger conservaient leurs grades dans les armées de la patrie, ils formaient le noyau de nos conseils de guerre, en raison de l'expérience qu'ils avaient acquise au loin; les soldats mercenaires constituaient la charpente de notre armée de milices. La situation devint tout autre au début du XIX^{me} siècle: on ne faisait plus, alors, aucun cas de nos émigrés, dont le nombre ne cessait pourtant pas de grandir, à cause de la famine qui suivit les guerres napoléoniennes et diverses crises économiques; les communes considéraient surtout l'émigration comme un moyen commode pour se débarrasser des indésirables.

Nos compatriotes de l'étranger ne laissaient pas, néanmoins, de mériter une vraie sympathie. Des manifestations isolées, de plus en plus nombreuses, apportèrent bientôt la preuve de la vitalité sans pareille de leur attachement à la mère-patrie. Des millions, amassés hors de Suisse par des mains laborieuses, revinrent au pays, tantôt simplement sous forme de dons pour les pauvres et les malheureux, tantôt sous forme de véritables fondations ou de subsides accordés à des œuvres d'utilité publique. Dans les temps de prospérité, soit dans la période qui va de 1870 à la grande guerre, c'était l'habitude, chez nous, pour chaque grande collecte, de faire un appel spécial aux Suisses de l'étranger: on semblait croire que la chance devait être nécessairement propice à ceux des nôtres qui vivaient au loin, comme si la fortune les avait attendus, par-delà les frontières, pour les récompenser de l'instruction qu'ils avaient reçue à l'école, de la connaissance des langues qui les distinguait et des aptitudes commerciales dont ils faisaient preuve.

Cette fidélité de nos compatriotes émigrés, envers la mère-patrie, atteignit peut-être son point culminant lorsque la guerre de 1914 éclata. Ils accoururent par dizaines de milliers, prêts à mourir pour la Suisse, que plusieurs d'entre eux

n'avaient jamais vue. Mais leur retour ne fut pas toujours sans déception: beaucoup furent peints de l'accueil froid et "administratif" que leur fit le pays, du manque de compréhension qu'ils trouvèrent auprès des autorités et de l'armée. Dès lors, du reste, il semblait que l'ère du bonheur avait pris fin pour les Suisses de l'Étranger. Les libertés dont ils avaient joui jusque-là disparaissaient, les uns après les autres; les conséquences de la guerre se faisaient progressivement sentir: les impôts et les charges augmentaient, tandis que, par suite de la crise, les salaires diminuaient. Le bon travail était payé par de mauvais argent. C'est à l'heure même de cette détresse et de cet abandon que la Nouvelle Société Helvétique intervint, en créant son Œuvre pour les Suisses à l'Étranger.

A vrai dire, dès sa fondation, cette Société se préoccupa de nos compatriotes émigrés. Son acte de constitution, qui date du 20 février 1914, prévoyait le groupement des Suisses de l'Étranger, et l'établissement de liens plus étroits entre eux et le pays. Les premiers groupes de la N. S. H. à l'étranger, Paris et Munich, durent se dissoudre lorsqu'éclata la guerre. Mais l'année 1916 vit l'écllosion de ceux de Barcelone et de Londres, dont l'activité devait bientôt faire école. Le groupe de Barcelone sut ouvrir, en pleine guerre, de nouveaux débouchés au commerce, à l'industrie, à la banque et aux assurances suisses; il prit aussi l'initiative de la création d'une école suisse locale. A Londres, la colonie avait érigé, par ses propres ressources, un secrétariat permanent, dont le premier but était d'entretenir des rapports étroits avec la presse anglaise. Déjà pendant la guerre, ce secrétariat parvint à organiser des conférences dans les universités, dans les clubs, dans les sociétés savantes ou politiques, en vue de la propagande à faire auprès des élites, en faveur de notre culture. Il va sans dire que les colonies suisses, non seulement de l'Angleterre, mais de toute la Grande-Bretagne et même des Etats-Unis, bénéficièrent de cette propagande, qui provoqua la fondation d'une série de nouvelles sections.

Pour continuer d'une façon plus systématique le groupement de toutes nos colonies, et pour lui donner un centre dans le pays même, on constitua, en 1917, la Commission des Suisses à l'Étranger (dont M. Gozague de Reynold fut le premier président), et, en 1919, le Secrétariat des Suisses à l'Étranger. Il n'est pas facile de donner, en quelques mots, une idée juste de la grandeur du travail accompli par le modeste bureau, qui a son siège à la Bundesgasse, à Berne. Outre les mille services personnels, rendus aux membres de nos colonies, le Secrétariat des Suisses à l'Étranger organise, au sein de ses groupes, et toujours pour faire mieux connaître et plus aimer le pays, des tournées de conférences, souvent illustrées de projection lumineuses ou de représentations cinématographiques. Il est, au service de nos colonies, une sorte d'office central d'informations pour toutes les questions touchant les aspects les plus divers de notre culture. Il distribue, à Noël, plusieurs milliers d'almanachs Pestalozzi aux enfants de nos émigrés. Il s'occupe des recrues qui

viennent au pays, faire leur service militaire. La maison de vacances des Suisses à l'Étranger de Rhazuns, le Pavillon suisse de la Cité Universitaire, à Paris, les écoles suisses répandues à travers le monde, bénéficient constamment de sa sollicitude et de son appui. Le Secrétariat donne des renseignements sur toutes les questions, juridiques, financières ou autres. Il organise des Journées des Suisses de l'Étranger et des soirées radio-phoniques destinées à nos colonies; il fait donner, en Suisse, des conférences sur nos compatriotes du dehors; il publie des rapports, des articles, des études qui les font mieux connaître; il collabore à la création de bibliothèques pour les sociétés suisses. Les salles de lecture de nos colonies, même les plus pauvres, se trouvent, grâce à lui, pourvues de journaux, qu'elles obtiennent, soit gratuitement, soit à très bas prix. Dans les bonnes années, le Secrétariat consacrait à ce service plus de 15,000 francs.

Depuis 1923, nos colonies ont un organe: "L'Echo Suisse," revue mensuelle illustrée, rédigée, avec le concours du Secrétariat, dans nos trois langues nationales. Deux volumes furent édités par la Commission des Suisses à l'Étranger en 1928 et en 1932. Le premier, "Ta Patrie," dont l'édition allemande est depuis longtemps épuisée, est destiné à la jeunesse suisse de l'étranger, tandis que le second, "Les Suisses dans le vaste Monde," est un magnifique ouvrage, qui restera, par excellence, le livre sur la Suisse à l'étranger. Il offre une vue d'ensemble des avant-postes de notre expansion économique (chambres de commerce de Paris, Milan, Bruxelles et Vienne, agences de l'O. N. S. T., etc.), des divers hôpitaux, asiles de vieillards, homes de jeunes gens ou de jeunes filles, églises, écoles, maisons suisses, etc., érigés par nos colonies. La première planche du livre donne une reproduction des journaux et des revues suisses paraissant à l'étranger, et que, du reste, la crise a déjà fortement atteints. Après divers chapitres sur l'importance qu'a pour la patrie, la Suisse de l'étranger, sur notre représentation diplomatique et consulaire, sur l'émigration tessinoise, sur les explorateurs suisses, on y trouve des monographies retraçant l'histoire de nos colonies les plus importantes et quelques biographies de Suisses qui s'illustrèrent à l'étranger ces derniers temps.

Si l'on jette un regard en arrière, on s'étonne, à bon droit, que la N. S. H. ait pu, seule, avec des moyens très modestes, créer, et même développer à ce point, cette œuvre qui étend ses ramifications sur toute la surface du globe. Longtemps, nulle aide ne lui fut accordée par nos autorités: ce n'est qu'à force d'idéalisme, de persévérance, de labeur désintéressé, que les fondateurs et les directeurs de l'Œuvre des Suisses à l'Étranger purent tenir. En 1924, nous recevions, pour la première fois, une partie de la collecte de la fête fédérale. La même année, la Confédération nous accordait un subside de 10,000 francs, porté plus tard à 12,000. Les dons volontaires de nos industries d'exportation, de la banque et du commerce, et de quelques personnes privées, constituaient notre principale ressource. La collecte du 1^{er} août 1930 revint complètement aux écoles suisses de l'étranger et à l'éducation nationale des enfants suisses de nos colonies. Tandis que nous pouvions, auparavant, nous contenter de faire des campagnes financières tous les trois ans, il nous fallut, dès 1930, notre caisse étant vide, courir jour après jour à la recherche de moyens d'existence, qui permirent tout juste à notre œuvre d'exister. La subvention fédérale se trouva réduite, au moment même où le Conseil fédéral nous laissait espérer qu'elle serait augmentée.

Une requête, en vue d'obtenir de la Confédération une action de secours en faveur de notre œuvre, n'aurait aucune chance de succès. Nos Suisses à l'étranger ne sont pas des facteurs politiques; ils ne comptent ni comme électeurs, ni comme contribuables, et, surtout, ils n'ont aucune représentation dans les puissantes associations économiques, si influentes aujourd'hui. Nos émigrés ne sont pas même assez soutenus juridiquement. L'insuffisance de la protection qu'on accorda à ceux de nos compatriotes qui eurent à souffrir de la guerre a produit en eux beaucoup d'amertume. Nous n'avons cessé de défendre leur bon droit, que nul ne peut contester. Nos efforts, en vue d'obtenir l'adoucissement et l'unification des mesures réglant le prélèvement de la taxe militaire des Suisses à l'étranger, se sont heurtés aux craintes des cantons, qui redoutent de voir diminuer leurs ressources, comme à l'inflexibilité de certaines administrations. Nous n'avons cependant jamais demandé la suppression complète de la taxe militaire.

Notre peuple approuve et loue notre action en faveur des Suisses à l'étranger; il la range volontiers parmi les œuvres de bienfaisance et d'utilité publique; mais, en somme, le véritable but de notre institution lui échappe. Etant seuls à pourvoir aux besoins spirituels de nos colonies et à la propagande culturelle suisse à l'étranger, nous devons laisser l'assistance matérielle à d'autres instances. Peut-être est-ce à cause de cela que, si les collectes que nous entreprenons pour des buts spéciaux ont d'heureux résultats, le sentiment patriotique du pays n'a pas encore su s'émonvoir pour ce qui est l'essentiel de notre œuvre.

A GREAT BAPTIST OF ARGENTINA.

(Continued.)

HIS MOTHER'S WATCH.

So poor was the young minister that he felt himself obliged to sell the gold watch which had been a gift from his dear mother in earlier days. He wanted the money to pay for the printing of a pamphlet he had written with the title, "Why did I ask for baptism?" With true Swiss delicacy he could not bear to part with the watch to a dealer, so he sent it to his mother and asked her to buy it back. She consented, and the watch was put aside as a present for one of her daughters who was going to be married. Years later, when Paul Besson returned from Argentina, he found the watch still lying in one of his mother's boxes. He took it with him on his return to Buenos Aires, and used it for many years.

The Baptist Mission of Boston accepted his services as evangelist, and he was eventually transferred to South America, working first in the province of Santa Fé and later in Buenos Aires. The old father in Switzerland, who thought his boy had gone astray in doctrine, paid his passage across the Atlantic. He went third class, among the emigrants. A second Paul had heard the cry from Macedonia, "Come over and help us." He landed at Buenos Aires on July 25, 1881, at the age of 33. "At the Immigrants' Hostel," was his reply when asked where he intended to lodge; but a French business man, Manuel Molt, welcomed him to his home. The son of this hospitable gentleman is to-day President of the Council of the French-speaking Evangelical Church in the city and an active leader of the whole Protestant community. Thanks to his father and to other Swiss friends, Paul Besson had letters of introduction, and quickly made friends. He was, however, a born fighter, and found himself in opposition to the Roman Catholic clergy on such matters as the

secularisation of the cemeteries. For nearly 40 years he worked as a fearless democratic reformer, "a herald of Christian liberty," in the South American Republic.

As years passed by he became an admired and popular citizen. His leisure was spent in the Public Library, where he was occupied in Biblical research and in preparing the tracts and booklets which he gave away in the streets. Once only, in 1890, did he find leisure for a return to Switzerland, where he was everywhere received with honour. With money inherited from his father, he built Baptist churches and halls in the country of his adoption. One of the happiest days of his life was that of the dedication, in September, 1898, of the Baptist Church in the Calle Estados Unidos.

"The Apostle of the Argentine" was 57 when he married Margaret Mealley, widow of George Graham, the first English Baptist missionary sent out to the Argentine. For 27 years she was his faithful and devoted helper. Don Pablo retired with her and their old servant—"a museum of Baptist antiquities"—to Ranelagh, a pleasant village within an hour's railway journey of the capital. He survived his wife, dying in December, 1932, at the age of 84. Friends found him constantly occupied in reading the Greek Testament. A few weeks before the end he said, "It is a fortunate thing that salvation is not by works but by grace. What works could I do to-day? What works have I ever done to deserve my salvation? Nothing—nothing—but Christ has done it all."

Would not a translation of this book into English be a labour of love for some Baptist scholar?

JANE T. STODDART.
(British Weekly.)

* Pablo Besson. By Santiago Canclini. (Junta de Publicaciones de la Convencion Evangelica Bautista, Buenos Aires, 1934.)